

MÉMOIRE SUR LES
MŒURS, COUSTUMES ET RELIGION
DES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE

Nicolas Perrot

MÉMOIRE SUR LES MŒURS,
COUSTUMES ET RELIGION DES
SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE

Édition établie
par
Jules Tailhan



La collection « Mémoire des Amériques »
est dirigée par David Ledoyen

Dans la même collection :

- André d'Allemagne, *Le Colonialisme au Québec*
- Arthus Buis, *Lettres sur le Canada. Étude sociale*
- Jacques Cartier, *Voyages au Canada*
- Jeanne Castille, *Moi, Jeanne Castille, de Louisiane*
- Laurent-Olivier David, *Les Patriotes de 1837-1838*
- Frederick Douglass, *Mémoires d'un esclave*
- Benjamin Franklin, *Avis nécessaire à ceux qui veulent devenir riches*
- Louis-Joseph Papineau, *Histoire de la résistance du Canada au gouvernement anglais*
- Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis. De 1492 à nos jours*

Photo de couverture : chef d'Oka paré de ceintures de wampum, 1870 (détail). Archives photographiques Notman, Musée McCord d'histoire canadienne, Montréal.

© COMEAU & NADEAU, 1999

© Lux Éditeur, 2007

www.luxediteur.com

Dépôt légal : 4^e trimestre 1999

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISBN 978-2-92249-411-2

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des Arts du Canada, du programme de crédit d'impôt pour l'édition du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition.

Note de l'éditeur

Ce *Mémoire* est en principe destiné à informer l'intendant de la colonie, Michel Bégon, sur les habitudes des tribus alliées ou ennemies des Français. Ce n'est pas l'œuvre d'un écrivain mais le fruit d'un observateur attentif. Dans son *Mémoire*, Perrot décrit les mœurs des Amérindiens, en particulier des Outaouais de la région des Grands Lacs. Il traite aussi des guerres entre tribus et offre des conseils pour l'exercice d'un pouvoir colonial plus puissant.

L'édition de référence de ce *Mémoire* est celle publiée par Jules Tailhan en 1864, à Paris et Leipzig. Les corrections effectuées concernent des coquilles ou des graphies inconstantes. Nous avons conservé entre crochets les additions ou les précisions que Tailhan avait jugé bon d'introduire dans le texte. Un nouvel index permet de repérer et de préciser les noms contenus dans ce remarquable ouvrage.

Chapitre I

Croyance des nations sauvages de l'Amérique septentrionale touchant la création du monde avant qu'ils eussent esté veüs et fréquentez des Européans.

TOUTS les peuples qui habitent l'Amérique septentrionale n'ont aucune connoissance de la création du monde que celle qu'ils ont apprise des Européans qui les ont découverts, et qui conversent tous les jours avec eux. Ils ne s'appliquent mesme que très peu à cette connoissance. Les lettres et l'écriture ne sont aucunement en usage chez eux, et toute leur histoire pour les antiquitez ne se réduit qu'à des idées confuses et fabuleuses qui sont si simples, si basses et si ridicules, qu'elles méritent d'estre seulement mises en lumière pour en faire connoitre l'ignorance et la grossièreté.

Ils tiennent que tout n'estoit qu'eau avant que la terre fust créée; que sur cette vaste étendue d'eau flottoit un grand cajeux de bois, sur lequel estoient tous les animaux de différente espèce qui sont sur la terre, dont le grand Lièvre, disent-ils, estoit le chef. Il cherchoit un lieu propre et solide pour débarquer; mais comme il ne se

presentoit à la veüe que cignes et autres oiseaux de rivièrre sur l'eau, il commençoit desjà à perdre espérance, et n'en voyoit plus d'autre que celle d'engager le castor à plonger pour apporter un peu de terre du fond de l'eau, l'assurant au nom de tous les animaux, que s'il en revenoit avec un grain seulement, il en produiroit une terre assez spatieuse pour les contenir et les nourrir tous. Mais le castor taschoit de s'en dispenser, alléguant pour raison qu'il avoit desjà plongé aux environs du cajeux sans apparence d'y trouver fonds. Il fust cependant pressé avec tant d'instance de tenter de rechef cette haute entreprise, qu'il s'y hazarda et plongea. Il resta si longtemps sans revenir, que les supliants le crurent noyé; mais on le vit enfin paroître presque mort et sans mouvement. Alors tous les autres animaux voyant qu'il estoit hors d'état de monter sur le cajeux, s'interessèrent aussitost à le retirer; et après luy avoir bien visité les pattes et la queüe ils n'y trouvèrent rien

Le peu d'espérance qui leur restoit de pouvoir vivre les contraignit de s'adresser au loutre, et de le prier de faire une seconde tentative pour aller quérir un peu de terre au fond de l'eau. Ils luy représentèrent qu'il y alloit également de son salut comme du leur; le loutre se rendit à leur juste remonstrance et plongea. Il resta au fond de l'eau plus longtemps que le castor, et en revint comme luy avec aussy peu de fruit.

L'impossibilité de trouver une demeure où ils pussent subsister ne leur laissoit plus rien à espérer,

quand le rat musqué proposa qu'il alloit, si on vouloit, tascher de trouver fonds, et qu'il se flautoit mesme d'en apporter du sable. On ne comptoit guerre sur son entreprise, le castor et le loutre bien plus vigoureux que luy n'en ayant pu avoir. Ils l'encouragèrent cependant, et luy promirent mesme qu'il seroit le souverain de toute la terre s'il venoit à bout d'accomplir son projet. Le rat musqué donc se jetta à l'eau et plongea hardyment. Après y avoir esté près de vingt-quatre heures, il parut au bord du cajeux le ventre en haut sans mouvement et les quatre pattes fermées. Les autres animaux le recurent et le retirèrent soigneusement. On luy ouvrit une des pattes, ensuite une seconde, puis une troisième, et la quatrième enfin, où il y avoit un petit grain de sable entre ses griffes.

Le grand Lièvre qui s'estoit flatté de former une terre vaste et spatieuse, prit ce grain de sable et le laissa tomber sur le cajeux, qui devint plus gros. Il en reprit une partye et la dispersa. Cela fit grossir la masse de plus en plus. Quand elle fut de la grosseur d'une montagne, il voulut en faire le tour, et à mesure qu'il tournoit, cette masse grossissoit. Aussitot qu'elle luy parut assez grande, il donna ordre au renard de visiter son ouvrage avec pouvoir de l'agrandir: il luy obeit. Le renard ayant connu qu'elle estoit d'une grandeur suffisante pour avoir facilement sa proye, retourna vers le grand Lièvre pour l'informer que la terre estoit capable de nourrir et de contenir tous les animaux. Sur son raport le grand Lièvre se transporta sur son

ouvrage, en fit le tour, et le trouva imparfait. Il n'a depuis voulu se fier à aucun de tous les autres animaux, et continue toujours à l'augmenter, en tournant sans cesse autour de la terre. C'est ce qui fait dire aux sauvages, quand ils entendent des retentissements dans les concavitez des montagnes que le grand Lièvre continue de l'agrandir. Ils l'honorent, et le considerent comme le dieu qui l'a créée. Voila ce que ces peuples nous aprennent de la création du monde, qu'ils croyent estre toujours porté sur ce cajeux. À l'égard de la mer et du firmament, ils assurent qu'ils ont esté de tout temps.

Chapitre II

Croyance des sauvages sur la création de l'homme.

Après la création de la terre, tous les autres animaux se retirèrent chacun dans les lieux les plus commodes qu'ils purent trouver, pour y avoir leur pâture et leur proie. Les premiers étant morts, le grand Lièvre fit naître des hommes de leurs cadavres, même de ceux des poissons qui se trouvèrent le long du rivage des rivières qu'il avoit formées en créant la terre. Car les uns tirèrent leur origine d'un ours, les autres d'un élan, et ainsi de plusieurs différents animaux; ce qu'ils ont fermement crû avant d'avoir fréquenté les Européens, persuadez qu'ils tenoient l'estre de ces sortes de créatures, dont l'origine estoit tel qu'il a esté cy-devant exposé. Cela passe encore aujourd'hui chez eux pour une vérité constante, et s'il s'en trouve aujourd'hui qui sont dissuadez de cette rêverie, ce n'a esté qu'à force de les railler sur une si ridicule croyance. Vous les entendez dire que leurs villages portent le nom de l'animal qui leur a donné l'estre, ainsi que de la grue, de l'ours, et autres animaux. Ils s'imaginent avoir esté créés par d'autres divinités que celles que

nous reconnoissons, parceque nous avons plusieurs inventions qu'ils n'ont pas, comme celle de l'écriture, de tirer du feu, de faire de la poudre, des fusils et autres choses qui sont à l'usage de l'homme.

Ces premiers hommes qui formèrent le genre humain estants dispersez en différents endroits de la terre, reconnurent qu'ils avoient de l'esprit. Ils consideroient cà et là des buffles, des cerfs, des biches, toutes sortes d'oiseaux et d'animaux, et quantité de rivières pleines de poissons; ces premiers hommes, dis-je, que la faim avoit affoiblis, inspirez du grand Lièvre d'une manière infuse, rompirent la branche d'un petit arbrisseau, firent une corde de filasse d'ortie, polirent une broustille avec une pierre aiguisée et l'armèrent par le bout d'une pareille pour leur servir de flèche, et par ce moyen dressèrent un arc avec lequel ils tuoient de petits oiseaux. Ils firent ensuite des viretons pour attaquer les grosses bestes qu'ils escorchèrent, et dont ils voulurent manger; mais n'ayant trouvé de saveur que dans la graisse, ils tachèrent de tirer du feu pour en faire cuire la viande, et prirent pour cet effet du bois dur, mais inutilement, pour essayer d'en avoir. Ils en employèrent de moins dur qui leur en donna. Les peaux de animaux servirent à les couvrir. Comme la chasse n'est pas l'hyver praticable à cause des grande neiges, ils inventèrent une manière de raquettes pour y marcher avec plus de facilité, et construisirent des canots pour se mettre en estat de traverser les rivières.

Ils raportent aussy que ces hommes, formez comme il a esté dit, trouvèrent en chassant la trace d'un homme prodigieusement grand, suivie d'une plus petite. Chacun ayant marché dans son terrain sur ces vestiges avec bien de l'attention, appercurent de loin une grande cabanne, où estants arrivez ils furent surpris d'y voir les pieds et les jambes d'un homme si grand, qu'ils ne pouvoient en descouvrir la teste. Cela leur donna de la terreur et les obligea de se retirer. Ce grand colosse s'estant éveillé jetta les yeux sur une piste qui estoit nouvelle, et qui l'engagea à faire un pas; il vit aussitost celuy qui l'avoit découvert, que la frayeur avoit contraint de se cacher dans un buisson où il trembloit de peur, et luy dit: « Mon fils, pourquoy crains-tu? Rasseure-toy: je suis le grand Lièvre, celuy, qui t'a fait naistre et bien d'autres des cadavres de différents animaux. Je te veux donner aujourd'huy une compagne. » Et voicy les termes dont il se servit en luy donnant une femme: « Toi, homme, dit il, tu chasseras, tu feras des canots et tout ce que l'homme est obligé de faire; et toy femme, tu feras la cuisine à ton mary, tu feras ses souliers, et tu passeras les peaux, tu fileras, et tu t'acquitteras de tout ce qui convient à une femme de faire. » C'est là la croyance de ces peuples touchant la création de l'homme, qui n'est fondée que sur un des plus ridicules extravagances, à laquelle ils adjoutent foy comme à des véritez incontestables, et que la honte les empesche de divulguer.

Chapitre III

Commencement des guerres des sauvages.

Chacun de ces hommes avoient à eux un pays particulier, où ils demeuroient avec leurs femmes, qui se multiplièrent peu à peu. Ils vécutrent en paix jusqu'à ce qu'ils devinrent plus nombreux. S'estant donc dans la suite des temps multipliez, ils se séparèrent pour vivre plus à leur aise, et devinrent, à force de s'étendre, voisins de gens qui leur estoient inconnus et dont ils n'entendaient point le langage. Car le grand Lièvre leur avoit donné à chacun un patois différent, quand il les tira des cadavres des animaux. Il y en eust qui continuèrent de vivre en paix, les autres commencèrent à se faire la guerre. Ceux qui se trouvèrent les plus foibles abandonnèrent leur pays pour éviter la fureur de leurs ennemys, et se retirèrent plus loin où ils trouvèrent des nations contre lesquelles ils eurent encore à soustenir. Quelques uns s'adonnèrent à cultiver la terre, et se nourrissoient de bled d'Inde, de fève, d'aricots, et de citrouille. Ceux qui ne vivoient que de chasse estoient plus adroits, et réputez plus guerriers que les autres, qui les craignoient et les

redoutoient beaucoup. Cependant ils ne pouvoient se passer les uns des autres, à cause des besoins de la vie. C'est ce qui fit qu'ils vécutent plus longtemps en paix ; car le chasseur tiroit son grain du laboureur, et le laboureur sa viande du chasseur. Mais dans la suite les jeunes gens, par une certaine fiéreté naturelle à tous les sauvages, ne reconnoissant plus de chef commettoient desja furtivement des assassins, et suscitèrent des guerres contre leurs alliez qui furent obligez de se deffendre.